



HAL
open science

Humour et métaphore : quelques éléments d'une analogie pour la construction d'un sens inattendu

Pierre-Yves Raccah

► **To cite this version:**

Pierre-Yves Raccah. Humour et métaphore : quelques éléments d'une analogie pour la construction d'un sens inattendu : Illustration sur un corpus de citations de George Bernard Shaw. 2014. halshs-01099484

HAL Id: halshs-01099484

<https://shs.hal.science/halshs-01099484>

Preprint submitted on 6 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Humour et métaphore : quelques éléments
d'une analogie pour la construction d'un sens inattendu.
Illustration sur un corpus de citations de George Bernard Shaw**

Pierre-Yves Raccah, CNRS
LLL-UMR 7270, Orléans

Mots-clés : *points de vue ; humour, métaphore ; sémantique ; communication implicite.*

Résumé

Celui qui rit d'un bon mot a souvent une sensation de piège dans lequel il est tombé. Et le trait est d'autant plus drôle que le piège était inattendu et inévitable. Cette caractéristique, que nous nous efforçons de préciser et de formuler de manière plus théorique, s'apparente à ce que l'on peut dire d'une métaphore intéressante : inattendue et inévitable (après coup...). Ces 'impressions' ne sont pas nécessairement aussi vagues et insaisissables qu'elles pourraient sembler : un des effets de cette étude, nous l'espérons, est de leur donner du corps et de les préciser. Nous verrons que la simple reconnaissance de *faits* de ce type appelle une conception 'manipulatoire' de la communication, et proposons un modèle sémantique, descriptif des phénomènes liés à l'humour dans un corpus en anglais. Nous montrons ensuite que ce modèle est suffisamment général pour légitimer l'idée selon laquelle les outils ainsi construits permettent des descriptions de propriétés *des langues* et pas seulement *des discours* ou *des textes*. Nous appliquons enfin ces outils à la description sémantique de l'effet métaphorique et concluons en justifiant l'idée que l'effet humoristique et l'effet métaphorique relèvent de faits de langue similaires.

Abstract

When one laughs at a witty quip, (s)he often has a feeling of trap (s)he fell into. And, the more unexpected and inevitable the trap, the funnier the quip. This characteristic, which we strive to clarify and make more theoretical way, is akin to what we can say about an interesting metaphor: unexpected and unavoidable (afterwards ...). These 'impressions' are not necessarily as vague and elusive they might seem: one effect of this study, we hope, is to give them body and refine them. We will see that the simple recognition of facts of this sort requires a 'manipulative' conception of communication; we propose a semantic model for the description of phenomena related to humour in an English corpus. We then show that this model is general enough to support the idea that the tools so constructed allow to describe properties of human languages, and not only of discourses or texts. Finally, we apply these tools to the semantic description of the metaphorical effect and conclude justifying the idea that the humorous effect and metaphorical effect proceed from similar language facts.

Introduction

Lorsqu'on essaye de comprendre pourquoi un bon mot nous a fait rire, on a souvent à l'esprit une sensation de piège dans lequel on est tombé : c'est la *chute* du bon mot qui nous fait ... tomber dans ce piège. Et le trait est d'autant plus drôle que le piège était inattendu et inévitable. Cette caractéristique, que nous nous efforçons de préciser et de formuler de manière plus théorique, s'apparente à ce que l'on peut dire d'une métaphore intéressante : inattendue et inévitable (après coup...). Nous montrons que ces 'impressions' ne sont pas nécessairement aussi vagues et insaisissables qu'elles pourraient sembler : une fois précisées, elles pourront constituer des caractéristiques d'un fait de langue qui concerne et les bons mots et les métaphores intéressantes...

Dans la section 2, nous proposons un modèle sémantique partiel, descriptif des phénomènes liés à l'humour, en nous appuyant sur quelques unes des citations de George Bernard Shaw (en particulier le fameux dialogue avec Isadora Duncan qui lui a été attribué¹, et sa définition de la démocratie), et en utilisant quelques unes des réflexions théoriques de Attardo (1994). Nous montrons ensuite que ce modèle partiel est suffisamment général pour s'appliquer à d'autres énoncés humoristiques, notamment aux autres citations du corpus, ce qui légitime l'idée selon laquelle les outils descriptifs ainsi construits permettent effectivement des descriptions de propriétés *des langues* et pas seulement *des discours*. Chemin faisant, nous verrons que la simple reconnaissance des faits que nous avons mis en évidence (comme, par exemple, l'existence de deux phases de constructions du sens, avec des résultats incompatibles) disqualifie la conception 'classique' de la communication langagière, selon laquelle les langues servent à coder et à décoder un sens pour qu'un locuteur puisse le transmettre au moyen d'un discours. On verra, toujours dans la section 2, qu'une prise en compte de ces faits appelle, une conception 'manipulatoire' de la communication langagière, selon laquelle une langue constitue une *boîte à outils* permettant au locuteur qui l'utilise de faire construire, par un interlocuteur, un sens proche de ce qu'il (le locuteur) veut qu'il (l'interlocuteur) construise.

Dans la troisième section, nous appliquons ces outils à la description sémantique de l'effet métaphorique : nous verrons, ce faisant, que la notion de métaphore ne peut pas constituer un concept sémantique, au risque d'introduire un paradoxe qui interdirait à toute métaphore de produire un effet métaphorique... Nous verrons que l'effet métaphorique est un cas particulier de l'effet de sens général : cette remarque nous permettra de plonger le modèle partiel dans un modèle sémantique plus général. Nous concluons cette étude, d'une part, en justifiant l'idée que les propriétés sémantiques d'un 'bon' mot d'esprit sont analogues à celles d'une 'bonne' métaphore, accréditant ainsi que l'humour et la métaphore relèvent de faits de langue similaires et, d'autre part, sur un plan plus méthodologique, en montrant en quoi les différents aspects abordés concourent à suggérer qu'une bonne théorie de la signification ne peut considérer ni le jeu de mot ni la métaphore comme des exceptions, mais doit, au contraire, être en mesure de les décrire avec les mêmes outils que ceux qu'elle utilise pour rendre compte des phénomènes sémantiques « normaux ».

1. Remarques préliminaires sur quelques exemples extraits du corpus

Exemple 1 Isadora

Isadora Duncan aurait un jour dit à George Bernard Shaw² :

¹ Cette attribution est parfois contestée, mais peu importe : *se non è vero, è ben trovato*... Que la réponse attribuée à Shaw soit ou non de lui n'a pas d'incidence sur son caractère humoristique ni sur le mécanisme linguistique que ce caractère met en œuvre.

² Il existe de nombreuses versions de cette anecdote, toutes faisant intervenir le même raisonnement et son renversement.

“We should have a child together. Think of it! With my body and your brains, what a wonder it would be.”

Mais Shaw lui aurait répondu :

“Yes. But what a tragedy if it had my body and your brains?”

Le sel de cette réponse de Shaw est que, tout en ne contestant ni le raisonnement eugénique d’Isadora, ni sa conviction d’être, elle, très belle, ni sa conviction que lui est intelligent, cette réponse permet Shaw d’insulter les capacités intellectuelles d’Isadora en laissant entendre que c’est lui qui est laid. La « tragedy » provient de ce que les enfants peuvent être le produit de ce qu’il y a de meilleur chez leurs parents, mais aussi de ce qu’il y a de pire... Au couple <beauté,intelligence> que Duncan présente comme étant celui qu’elle forme avec Shaw, ce dernier, par sa réponse, oppose le couple <bêtise,laideur> ; et pour qu’il appelle cela une « tragedy », il faut vraiment que la bêtise soit profonde !

Exemple 2 Democracy

“Democracy is a device that ensures we shall be governed no better than we deserve.”

Cette opinion, qui se présente au début comme invoquant une opinion positive sur la démocratie, se termine comme un jugement sévère sur l’humanité, sauf si l’on est prêt à revenir sur les a priori positifs concernant la démocratie. En effet, si l’on trouve ‘bonne’ la démocratie, en acceptant l’opinion de Shaw, on doit aussi trouver ‘bon’ que l’humanité soit punie de son démerite, justement par la démocratie : ce paradoxe n’est évité que si l’on renonce à cette première opinion sur la démocratie.

Exemple 3 Criminals

“Criminals do not die by the hands of the law. They die by the hands of other men.”

En rappelant que ce sont les êtres humains qui exécutent les décisions de justice (double sens de « hands »), cette ‘sentence’ constitue un argument logique contre la peine de mort en soulignant le paradoxe suivant : s’il est criminel de tuer des êtres humains, et puisque la peine de mort est administrée par des êtres humains sur d’autres êtres humains, cette peine crée des criminels. Avant de lire la seconde phrase, le lecteur à qui Shaw se présente comme s’adressant à une conception sociétale de ce qu’est un « criminel » (conception renforcée par la métaphore « hands of law ») ; la seconde phrase l’oblige à revoir cette conception (« other men »), et c’est cette révision qui va le pousser à conclure que les bourreaux sont, eux aussi, des « criminals ».

Exemple 4 Hell

“Hell is full of musical amateurs.”

Cette formule joue sur la double fonction reconnue à l’enfer : (a) une punition et (b) un lieu où on est puni. Ainsi, elle permet de dire, en même temps, *et* que les musiciens amateurs constituent une punition *et* qu’ils doivent être punis (sans doute pour cette raison). L’effet humoristique vient de ce que, après avoir choisi l’une des fonctions de l’enfer pour interpréter le début de l’aphorisme (*les X sont punis de l’enfer* ou *les X constituent l’une des punitions infligées en enfer*), on se rencontre que, à cause de ce choix, l’autre fonction convient à l’interprétation. Dans cet exemple, il n’y a pas d’incompatibilité entre les faits, mais entre celui des deux points de vue sur l’enfer dont parle l’aphorisme.

Exemple 5 England

“England and America are two countries separated by a common language.”

Cet aphorisme souligne l’absence de fondement de l’idée reçue selon laquelle ce qui est commun rapproche. La première réaction qu’il suscite est, en effet, de vérifier que l’on a bien lu « separated », et non pas, par exemple, « linked », « related » ou même « associated » :

c'est seulement après avoir décelé la contradiction idéologique entre « separated » et « common », que l'on parvient à comprendre la critique de l'idée reçue : pour ce faire, il faut passer par la construction d'un autre sens, non idéologique, pour « common ». Une étape supplémentaire, optionnelle celle-là, peut amener à attribuer à Shaw une critique de la bêtise humaine, qui fait que les peuples, au lieu de profiter de ce qu'ils ont en commun, s'en servent pour se quereller.

Exemple 6 *Everything*

“Everything happens to everybody sooner or later if there is time enough.”

La compréhension de cette formule s'appuie très probablement sur un va-et-vient entre l'interprétation idiomatique de « sooner or later » (*tôt ou tard, un jour ou l'autre*) et sa 'dés-idiomatisme' partielle (« later » = *plus tard*)³. Ce subterfuge permet de contester l'idéologie selon laquelle les êtres humains seraient égaux devant une Fortune aveugle (donc, prétendue impartiale), et ce, en insistant sur l'inscription des vies humaines dans une temporalité finie.

2. Généralisations à partir des exemples

Par abstraction à partir des remarques concernant ces exemples, nous allons tenter de proposer un mécanisme général qui rende compte de l'effet humoristique des énoncés considérés comme des mots d'esprit ou des traits d'humour. Nous allons, dans un premier temps, justifier l'idée qu'un tel mécanisme relève principalement de la sémantique des langues humaines : pour ce faire, nous reviendrons sur une distinction déjà étudiée entre humour et comique, et montrerons brièvement que les effets relevant du premier nécessitent le recours au langage et, en particulier, à l'interprétation.

2.1. Humour vs. comique

Il arrive que l'on rie d'une grimace, d'une facétie, d'une pitrerie ou d'une clownerie, produite volontairement ou non, par un être humain (appelons-le C). Dans ces cas, même lorsque ce que C a produit est volontaire, on ne dirait pas que C a fait de l'humour. En fait, ce dont on rit, dans ces cas, c'est du comportement de C ou d'un personnage imaginaire que C incarne (ou 'joue').

Pour que l'on puisse parler d'humour à propos d'une production de C, outre le résultat plus ou moins observable (*rire* ou *sourire*), trois conditions semblent nécessaires.

1. Pour que l'on puisse dire que C a fait de l'humour, il est nécessaire que C ait produit un *énoncé*. Cette contrainte permet d'exclure de l'humour le simple comique de position. Nous allons voir qu'elle n'est pas suffisante : deux conditions supplémentaires sont encore nécessaires.
2. Il est nécessaire que C, en tenant les propos qu'il a tenu, *ait eu l'intention* de faire rire au moyen de ce qu'il s'apprêtait à dire. En effet, si les propos de C font rire alors que C n'avait aucune intention de provoquer l'hilarité, là non plus, on ne pourra pas considérer que C faisait de l'humour : on dira plutôt que l'on rit de lui, qu'il s'est ridiculisé. Mais le fait de produire un énoncé en ayant l'intention de faire rire n'est pas encore suffisant pour que l'on parle d'humour, même si le public a effectivement ri.

³ Deux arguments tendent à confirmer cette hypothèse : (i) une transformation de la formule en « Everything happens to everybody some day or other if there is time enough » enlèverait beaucoup de sel à l'aphorisme ; (ii) la (mauvaise) traduction française standard : « tout arrive tôt ou tard à chacun s'il y a assez de temps » peut difficilement être considérée comme un trait d'humour (sauf pour un lecteur qui sait qu'il s'agit d'une traduction de l'anglais et qui connaît bien l'expression idiomatique originale), ce qui n'est pas le cas pour la traduction légèrement modifiée : « tout arrive tôt ou tard à chacun s'il n'est pas trop tard ».

3. Il est nécessaire que l'hilarité soit provoquée par le sens des propos de C, tel que C l'a lui-même construit : en cas contraire, on est ramené au cas précédent, et l'on rit de C (ou du personnage auquel C confère la responsabilité des propos) et non pas de ce qu'il a dit.

L'humour est donc bien une question sémantique (et pas seulement pragmatique), puisque il suppose la production d'un énoncé et la construction d'un sens sur des bases qui soient communes au locuteur et à son public : la prise en compte de la seule situation n'est pas suffisante pour caractériser l'humour.

2.2. Un mécanisme sémantique pour l'humour

Dans chacun des exemples précédents, nous avons mis en évidence une sorte d'ambiguïté, dans un sens très général (et encore un peu vague) du mot, dont les deux pôles, incompatibles entre eux⁴, sont l'un et l'autre nécessaires à la compréhension de la formule.

Plus précisément, le processus de construction du sens fait intervenir (au moins) deux phases, et le sens que l'on doit construire au terme de la dernière phase (S_f) a au moins un aspect incompatible avec celui que l'on a construit à l'issue des phases précédentes (S_i). Cette incompatibilité amène le lecteur à remettre en cause l'interprétation S_i ; dans les meilleurs cas d'humour, cette remise en cause s'avère impossible : S_f s'appuie sur les mêmes instructions sémantiques que celles qui ont conduit à S_i .

Comme nous l'avons vu au paragraphe précédent, pour qu'il y ait humour, il est nécessaire que le caractère incompatible des deux aspects du sens construit ne soit pas dû uniquement au monde objectif ou subjectif (la situation ou la manière selon laquelle le destinataire la voit) : l'incompatibilité doit provenir de la contribution des unités de langue utilisées, pour qu'elle soit bien perçue comme volontaire et non pas comme imputable à une erreur ou une incompetence du locuteur. Un modèle de description sémantique est donc *nécessaire* (même s'il n'est sans doute pas *suffisant*) pour rendre compte des effets humoristique ; un tel modèle doit être en mesure de rendre compte des attentes que le sens construit génère sur les situations évoquées dans les énoncés, car c'est précisément la déception de ces attentes qui signale l'incompatibilité entre ce qui vient d'être construit et ce qui l'a été lors d'une phase antérieure.

Pour le moment, le modèle partiel du mécanisme de l'humour peut être représenté par le schéma suivant :

⁴ Voir Lakof (1970) pour une brillante démonstration linguistique de l'incompatibilité des sens dus à une ambiguïté (contrairement à ceux dus à une faible spécification).

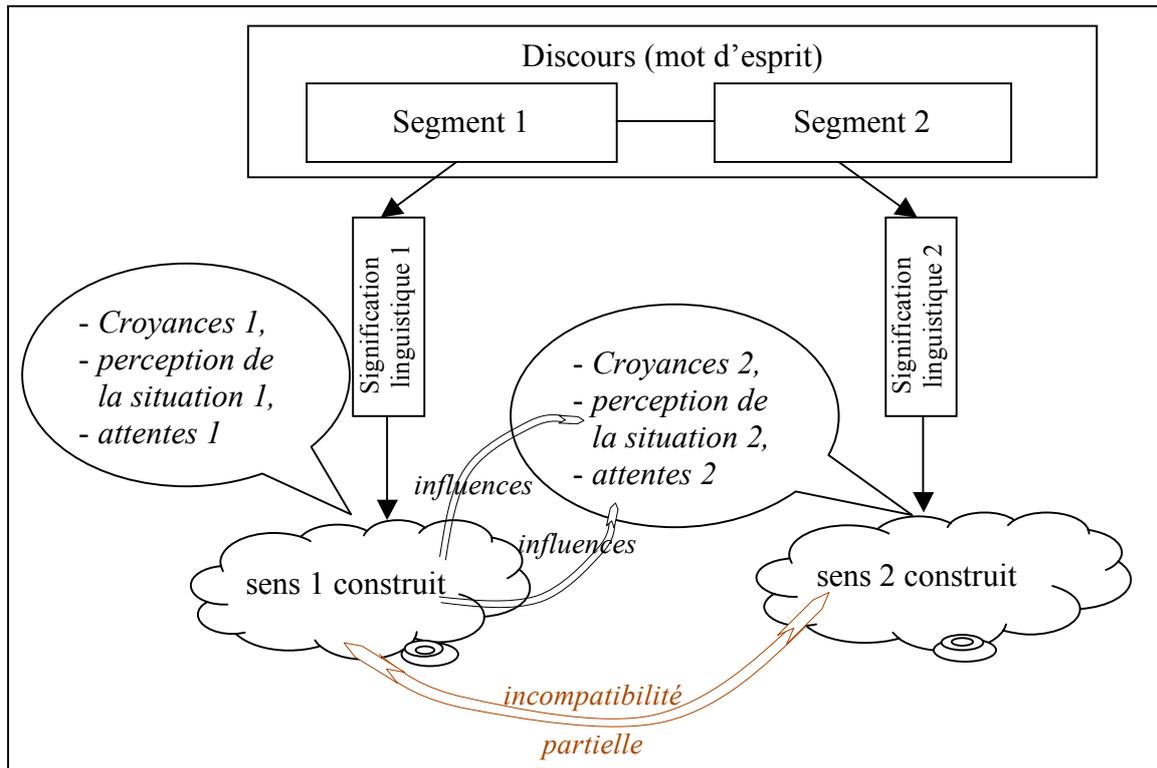


Schéma 1 : modèle partiel de l'effet humoristique

2.3. Conséquences sur la configuration de la sémantique et de la communication

Une caractéristique essentielle de ce modèle partiel de l'effet humoristique, nous l'avons vu, est qu'il fait intervenir deux phases de construction du sens, correspondant à deux segments consécutifs du discours, et qui soient telles que le sens construit au terme de la seconde phase soit, au moins partiellement, incompatible avec le sens construit au terme de la première phase, cette incompatibilité devant provenir de la signification elle-même et pas seulement des points de vue ou des croyances des interlocuteurs. Ce modèle partiel suppose donc que l'on puisse décrire les faits relatifs à un discours humoristique en termes de phases, de construction du sens, d'influence de la signification sur le sens construit, et d'influences réciproques du sens sur les points de vue et sur les attentes. Une telle conception est, on le voit sans difficulté, incompatible avec une conception de la communication dans laquelle le sens serait transmis par les discours : pour percevoir les effets des discours humoristiques, il est nécessaire (mais pas suffisant) de voir les discours comme *suscitant* la construction d'un sens (et non pas comme *transmettant* un sens). Si l'on admet que l'effet humoristique concerne bien, au moins partiellement, la sémantique, il faut alors renoncer à la conception habituelle (*transmissionnelle*) de la communication langagière, et lui substituer une conception que l'on pourrait appeler *instructionnelle* ou *manipulatoire*, selon laquelle les unités de langue donnent des instructions pour construire des sens, de sorte que les locuteurs préfèrent des réalisations de segments linguistique dans le but de faire construire, par les destinataires, des sens proches de ceux que lesdits locuteurs voulaient que leurs destinataires construisissent. L'effet humoristique peut ainsi être conçu comme une volte-face délibérée dans la stratégie de manipulation.

En outre, puisque le second segment doit amener à construire un sens incompatible avec les attentes suscitées par la compréhension du premier segment, et/ou avec la perception de la situation influencée par la compréhension du premier segment, il est nécessaire que les attentes et les points de vue sur les situations puissent être exprimées dans le même formalisme que celui par lequel on exprime le sens construit.

Les théories sémantiques vérifiant ces deux contraintes s'appuient donc sur une conception manipulatoire de la communication langagière, dans laquelle les unités de langue, simples ou complexes, utilisées dans un discours fournissent des instructions pour construire du sens à partir des points de vue admis préalablement à ce discours. Nous en reparlerons dans la section 4.

3. Métaphore et construction du sens

Une des plus belles caractérisations de l'effet métaphorique remonte au Moyen-Âge ; elle est due à un auteur franco-anglais, Geoffroi de Vinsauf⁵ :

Quando tuum proprium transsumis, plus sapit istud
Quod venit ex proprio. Talis transsumptio verbi
Est tibi pro speculo : qui ate specularis in illo
Et proprias cognoscis oves in rure alieno⁶

de Vinsauf : *Poetria Nova* (entre 1208 et 1214) in Faral 1924, vers 797 à 800

Cette caractérisation métaphorique de l'effet métaphorique ne dit rien de ce qui permet de produire de tels effets ; un *credo* presque universel prétend néanmoins compenser cette absence, en se fondant sur ce qui est généralement présenté comme le bon sens élémentaire : nous ne contesterons pas le caractère élémentaire de ce *credo*, mais nous montrerons que, loin de s'appuyer sur le bon sens, il va précisément dans le mauvais sens, en impliquant qu'une métaphore ne peut pas produire d'effet métaphorique... Nous proposons ensuite une autre conception de ce qui peut produire des effets métaphoriques, conception dont on verra qu'elle amène à considérer que les causes d'effets métaphoriques sont de même nature que ce qui fait construire du sens.

3.1. Ce que les métaphores ne peuvent pas être

On enseigne presque partout que :

Les métaphores modifient le sens des mots, transformant ainsi un 'sens propre' en 'sens figuré'.

Le lecteur averti, qui trouverait déjà cette conception inacceptable et douterait qu'une telle absurdité soit effectivement enseignée, peut se référer, parmi beaucoup d'autres, aux auteurs de la liste suivante : Aristote, Barthes, Bernicot, Billow, Bouverot, Cohen, Dumarsais, le Groupe MU, Katz, Kerbrat-Orecchioni, Lebovici, Lallemand, Le Guern, Le Ny, Loffler-Laurian, Nietzsche, Normand, Passeron, Prandi, Ricœur (parfois seulement), Schifko, Searle, Tamba, Todorov... J'appellerai donc, par commodité, cette conception la « conception classique » ; je montrerai d'abord, non pas qu'il n'existe pas d'effet métaphorique, mais que la conception classique de l'effet métaphorique est grossièrement erronée.

De nombreux linguistes (?) en sont même arrivés à proposer, comme tâche auxiliaire de la sémantique, la description des processus qui font passer de ce 'sens propre' à ce 'sens figuré'. Fort heureusement, quelques-uns, comme Ferrari, Schulz⁷, Soublin, Tamine, ..., défendent des positions différentes de cette doxa.

⁵ Galfredus de Vinsauf ou, selon les pays, Geoffrey of Vinsauf, Godefredo di Vinsalvo, etc.

⁶ "When you transpose a word whose literal meaning is proper to man, it affords greater pleasure, since it comes from what is your own. Such a metaphor serves you as a mirror, for you see yourself in it and recognize your own sheep in another's field". Traduction anglaise de Margaret Nims. La traduction française de la dernière ligne (celle qui nous intéresse le plus ici) est : « Et tu reconnais tes propres brebis dans le champ d'autrui ».

⁷ Parmi les différents travaux de Schulz sur la métaphore, on pourra consulter Schulz (2002, 2004, 2005). Notre travail ne concerne directement que le deuxième des quatre points qu'elle étudie dans ce dernier document.

En effet, si l'on admettait sérieusement cette conception 'classique', alors, il s'ensuivrait le paradoxe apparent suivant :

1. Une métaphore modifie le sens de l'énoncé
2. La métaphore est due à la présence d'un mot ou d'un syntagme particulier
3. Ce mot ou ce syntagme n'a plus le sens qui lui permettait de modifier le sens de l'énoncé (puisque'il a changé de sens, selon la conception 'classique')
4. (= négation de 1) Une métaphore ne modifie pas le sens de l'énoncé

Une illustration permettra de mieux se rendre compte de la portée de cette erreur (qui, rappelons-le, est enseignée presque partout). Considérons un énoncé de la phrase

(1) Max est un loup

et demandons-nous : « À quoi peut servir un tel énoncé ? »

Parmi les réponses possibles, on retiendra les trois suivantes :

- (i) À dire que « Max » est le nom d'un canidé particulier
- (ii) À dire que notre ami Max n'est pas un être humain, mais un canidé
- (iii) À suggérer que notre ami Max ressemble à un loup ou se comporte comme un loup dans certaines circonstances

Attirons incidemment l'attention sur la remarque suivante : le fait qu'il soit peu probable qu'un locuteur souhaite accomplir l'action évoquée en (i) et surtout en (ii), ne relève pas de l'étude de la langue française. Dans l'hypothèse où quelqu'un voudrait accomplir l'action évoquée en (ii), aussi improbable que soit cette hypothèse ou aussi absurde que soit cette action, il pourrait utiliser un énoncé de (1). Le fait que l'objectif (iii), qui oblige à ce que l'on appelle une 'interprétation métaphorique' de (1), soit le plus fréquent n'interdit pas des interprétations 'non métaphoriques' de (1).

Examinons maintenant l'efficacité de l'idée de *modification de sens*, suggérée par la position 'classique', pour rendre compte de chacun de ces trois usages possibles de (1). Pour les deux premiers usages, il est clair que, si le mot « loup » change de sens et ne renvoie plus à un canidé, on ne peut pas rendre compte des interprétations adéquates. Mais il en va de même pour le troisième usage : si le mot « loup » ne renvoyait plus à l'animal, on ne pourrait pas comprendre à quoi Max ressemble, ou comme quoi il se comporte dans certaines circonstances. Pour obtenir l'effet métaphorique, il est donc *nécessaire* que le mot « loup » continue à renvoyer au canidé. Ainsi, la conception 'classique' de la métaphore, au lieu d'expliquer l'effet métaphorique, l'interdit au contraire ; le paradoxe apparent auquel elle conduit disparaît immédiatement si l'on refuse d'admettre que les métaphores changent le sens des mots. Cette conception 'classique' ne peut donc être admise.

En fait, comme nous allons le voir maintenant, cette conception erronée de la métaphore repose sur une confusion, très répandue, entre le concept d'*énoncé* et celui de *phrase* (ou une assimilation partielle des deux concepts).

Cette assimilation erronée entre *énoncé* (élément de discours) et *phrase* (unité de langue) conduit, naturellement à une confusion entre unité de discours et unité de langue et, en particulier, à ne pas distinguer les *mots-de-discours* des *mots-de-langue*. Elle conduit ainsi à considérer la valeur sémantique d'un énoncé et celle d'une phrase comme deux variétés d'une même espèce, et à confondre *sens* et *signification*. Or, si le *sens* que l'on peut attribuer à un mot-de-discours dépend du sens du discours dans sa situation d'énonciation, la *signification* d'un mot-de-phrase, elle, ne dépend pas du reste de la phrase : elle est totalement déterminée par les propriétés de la langue dont il s'agit. Ainsi, s'il est légitime de répercuter l'effet métaphorique d'un énoncé sur l'un des mots-de-discours qu'il utilise (par exemple, de répercuter l'effet métaphorique de certains énoncés de (1) sur le mot-de-discours « loup »,

dans ces énoncés), rien ne permet d'affirmer que ce mot-de-discours (« loup ») acquiert son 'sens métaphorique' en raison d'un changement de la *signification* du mot-de-phrase qui lui est sous-jacent. La croyance que nous critiquons, selon laquelle les métaphores changeraient le sens des mots, ne peut donc pas être comprise comme invoquant un changement de *signification* des mots-de-phrase, mais seulement comme un changement de *sens* des mots-de-discours. Mais ce changement étant précisément dû au caractère métaphorique de l'énoncé, il ne peut donc pas en être la cause. Le paradoxe apparent qui, on l'a vu, découle de la « conception classique » de la métaphore est dû à ce renversement de causalité, lui-même facilité par le fait de ne pas prendre sérieusement en compte la distinction entre langue et discours.

3.2. Ce que les métaphores peuvent être

L'intérêt d'une métaphore est, précisément de faire construire un des sens que fait habituellement construire l'interprétation de l'expression clé de la métaphore. Ce n'est qu'en adoptant une telle conception que l'on peut commencer à comprendre pourquoi les métaphores produisent les effets que nous observons. Dans notre exemple, pour comprendre correctement les différentes possibilités d'interprétation de (1), il est nécessaire d'admettre que l'effet de l'énoncé est d'imposer (ou suggérer) de *voir Max comme un loup*, dans certaines / toutes circonstances, et eu égard à certains / tous les aspects de Jean. De manière plus générale, les métaphores imposent (suggèrent) un point de vue sur le thème du discours, à partir duquel l'objectif argumentatif visé est plus à même d'être atteint⁸.

Un tel objectif argumentatif est, on le voit, compatible avec ce que nous suggérons à la fin de la section 2.4. En fait, imposer/suggérer un point de vue, c'est ce que fait n'importe quel énoncé de n'importe quelle unité de langue. On parle de *métaphore* lorsque le point de vue suggéré surprend d'une manière ou d'une autre ; quand il cesse de surprendre, le caractère métaphorique se perd. Ainsi, l'impression métaphorique qu'un énoncé est susceptible de produire ne serait rien d'autre qu'une indication du caractère inhabituel des points de vue nécessaires à sa compréhension : tout énoncé serait essentiellement métaphorique dès que sa compréhension induit des points de vue, et n'*apparaîtrait* comme tel que lorsque ces points de vue induits paraissent inhabituels.

La notion de métaphore, si elle permet d'évoquer un effet particulier du discours, ne constitue donc pas un principe explicatif en sémantique, puisque ce qui distingue un tel effet de ceux qui sont habituellement produits par les discours (le caractère inhabituel des points de vue nécessaires à la compréhension) ne relève pas des instructions sur la construction du sens, mais d'un jugement sur les points de vue nécessaires à cette construction.

Nous avons ainsi été amenés à considérer que les mécanismes sémantiques sous-jacents aux effets métaphoriques sont les mêmes que les mécanismes sémantiques sous-jacents à ce qu'on appelle habituellement le *sens propre*, par opposition au *sens figuré* qui serait 'obtenu par une métaphore'. Ce qui justifie que l'on puisse parler d'effet métaphorique à propos de certains énoncés, c'est que les points de vue que leur compréhension impose sont peu usuels et que ces énoncés les signalent clairement. Lorsqu'on considère qu'un énoncé produit un effet métaphorique, on doit donc lui voir une visée argumentative : celle qui correspond aux points de vue qu'il impose. Il en résulte que tout énoncé clairement métaphorique doit nécessairement jouer un rôle argumentatif ; cette conséquence n'est pas triviale, puisque tout énoncé ne constitue pas nécessairement une argumentation⁹. L'affirmation (A), selon laquelle tout

⁸ C'est ainsi que l'on peut dire, si l'on ne craint pas de métaphoriser : « dans une métaphore, le phore est le phare du thème »

⁹ Les travaux réalisés dans le cadre de l'*Argumentation dans la langue* ont montré que toute phrase *peut* être utilisée pour produire un énoncé argumentatif, ce qui ne remet pas en question la possibilité qu'une phrase ne soit pas *nécessairement*

énoncé *clairement métaphorique* constitue une argumentation, est réfutable : si elle était fautive, il serait possible de le prouver en trouvant un énoncé clairement métaphorique dont on pourrait prouver qu'il ne constitue pas une argumentation. Comme (A) est une conséquence logique de la proposition que nous avons formulée pour rendre compte de l'effet métaphorique, après l'échec de la 'conception classique', si (A) était fautive, notre proposition devrait être rejetée, malgré ce qu'elle apporte par ailleurs. Il se trouve que (A), bien que réfutable, n'a jamais (pas encore ?) été réfutée : cela ne prouve pas la validité de notre proposition, mais seulement que, jusqu'à présent, on n'a pas pu l'invalider...

Ainsi, tant que l'on n'aura pas réfuté la proposition selon laquelle l'effet métaphorique résulte de l'imposition de points de vue peu habituels à propos de ce dont on parle, que ce soit en réfutant (A) ou par tout autre moyen¹⁰, les unités de langue permettant aux discours qui les utilisent de produire un effet métaphorique pourront être décrites comme les autres unités de langue, à condition que le modèle sémantique utilisé indique systématiquement les points de vue qu'elles imposent et ceux qu'elles suggèrent¹¹.

4. Conclusion sur les rapports entre description sémantique, humour et métaphore

Nous venons de voir que la base sémantique d'une métaphore ne peut pas être un changement de signification du segment introduisant l'effet métaphorique, mais la mise en œuvre, à propos de l'objet du discours, des points de vue originaux évoqués par la signification habituelle dudit segment. La compréhension d'un énoncé métaphorique requiert donc, de la part de l'interlocuteur, une phase 'standard' de construction du sens, pouvant conduire à une difficulté d'ajuster le sens construit aux caractéristiques qu'il attribue habituellement à l'objet de discours. Pour résoudre cette difficulté, l'interlocuteur sera amené, dans une deuxième phase, à restreindre l'application des points de vue évoqués par le segment en question à certains aspects de l'objet de discours (dans notre exemple (1), cela peut être le caractère de Max, sa ténacité, sa méchanceté, son appétit, ...).

Au paragraphe 2.2, nous avons vu que, pour un énoncé humoristique, le processus de construction du sens fait intervenir (au moins) deux phases, le sens construit au terme de la dernière phase ayant au moins un aspect incompatible avec le sens construit à l'issue des phases précédentes. Là encore, cette incompatibilité amène l'interlocuteur à remettre en cause l'interprétation initiale.

C'est là que diffère la description de l'effet humoristique de celle de l'effet métaphorique : là où, pour la seconde, un ajustement est possible (et même nécessaire pour que la métaphore soit comprise), pour la première, il est nécessaire qu'aucun ajustement ne soit possible (et plus la distance est grande et infranchissable, plus l'effet humoristique est fort). Mais cette différence concerne les états cognitifs de l'interlocuteur (la possibilité ou non de trouver un ajustement) et non pas les contraintes que les unités de langue imposent à la construction du sens : pour les effets sémantiques qui leur sont sous-jacents, les deux effets sont donc analogues.

Par ailleurs, nous avons vu qu'un modèle sémantique de l'humour doit être en mesure de rendre compte des attentes que le sens construit génère sur les situations évoquées dans les

utilisée pour produire un énoncé argumentatif (par exemple, en réponse à la question « quelle heure est-il ? », la réponse « il est onze heures dix » n'est pas une argumentation, cette dernière phrase pouvant être énoncée dans d'autres situations pour reprocher à quelqu'un d'être en retard : ces énoncés, eux, constitueraient des argumentations).

¹⁰ Dans l'état actuel de nos connaissances, nous pensons qu'une telle réfutation n'aura jamais lieu... mais la précaution est indispensable car ce que nous pensons n'a pas de raison d'influencer ce qui peut se produire !

¹¹ Un tel modèle est justifié dans Raccach (2002) et développé dans Raccach (2010)

énoncés : pour ce faire, nous avons vu que la description sémantique devait mettre en évidence les points de vue évoqués par les unités de langue utilisées, ainsi que les contraintes que ces dernières imposent aux autres points de vue. Or, à propos de l'effet métaphorique, nous avons vu que, si le modèle sémantique utilisé indique systématiquement les points de vue que les unités de langue imposent et ceux qu'elles suggèrent, il était possible de décrire, dans le même modèle sémantique, les unités de langue permettant aux discours qui les utilisent de produire un effet métaphorique.

Il semble donc souhaitable *et* possible de décrire, dans un modèle unique, l'ensemble des phénomènes sémantiques, en rendant compte des analogies entre les instructions que les unités 'ordinaires' des langues donnent pour construire du sens, celles qui suggèrent des métaphores, et le schéma d'instructions qui amène à considérer un énoncé comme humoristique.

Références bibliographiques

- ATTARDO, Salvatore (1994). *Linguistic theories of humor*. Berlin ; New York : Mouton de Gruyter.
- FARAL, Edmond (1924). Les arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle. Recherches et documents sur la technique littéraire du moyen âge. Paris, Champion.
- LAKOFF George (1970). A Note on Ambiguity and Vagueness. *Linguistic Inquiry*, 1: 3.
- RACCAH, Pierre-Yves (2002). La semántica de los puntos de vista: hacia una teoría científica y empírica de la construcción del sentido. *Letras de Hoje*, 129 : 45- 71.
- (2005). What is an empirical theory of linguistic meaning a theory of? In Zygmunt FRAJZYNGIER *et al.* (eds.). *Diversity and Language Theory Studies in Language Companion Series*, John Benjamins.
- (2010). Racines lexicales de l'argumentation : la cristallisation des points de vue dans les mots. *Verbum XXXII-1*: 119-141.
- (2011). Une conception non paradoxale de la métaphore, s'appuyant sur une conception non métaphorique du paradoxe. In Zsuzsa SIMONFFY (ED.). *Le paradoxe et ses usages*, Tinta Könyvkiadó, Budapest et Éditions Lambert-Lucas, Limoges
- RASTIER, François (1995). Communication ou transmission ? Césure, n° 8, 1995, pp. 151-195.
- REDDY, Michael J (1979). The conduit metaphor - A case of frame conflict in our language about language. In Ortony, Andrew: *Metaphor and thought*. Cambridge University Press, pp. 284-324.
- SCHULZ, Patricia (2002). Le caractère relatif de la métaphore. *Langue française* 134 : *Nouvelles approches de la métaphore* ; 21-37.
- (2004). *Description critique du concept traditionnel de « métaphore »*. Collection Sciences pour la Communication, Vol. 72. Bern, Peter Lang.
- DE VINSauf, Geoffroi (entre 1208 et 1214, selon Faral 1924). *Poetria nova*, traduit du latin en anglais par Margaret Nims, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1967.
- VOLOSHINOV Valentin Nikolaevich. (1929). *Марксизм и философия языка* [Le marxisme et la philosophie du langage], Leningrad : Priboj. 2^{ème} édition : 1930. Traduction française, sous le nom de Mikhaïl BAKHTINE (V.N. VOLOCHINOV) : *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris : Ed. de Minuit, 1977.